

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 6

Artikel: À l'aurore de temps nouveaux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

coeurs qui vont se joindre, les deux mains qui vont s'unir, les deux corps qui vont se fuser, tous les baisers brûlants du soleil sur Toulon et les sons divins de l'éternelle chanson de la mer, la mer cette catin bleue qui fredonne dans les ports. hurle sur les rochers et gueule au grand large où voguent les moussaillons qui ont une bonne étoile!» C. S.

A l'aurore de temps nouveaux

par Daniel

En 805, un capitulaire de Charlemagne recommandait que les homosexuels soient suppliciés. De nos jours, en dépit des adversaires qui s'acharnent encore contre nous, semblable châtiment ne paraît plus devoir nous menacer. Est-ce dire que les temps ont changé? Sommes-nous au printemps d'une ère de tolérance?

* * *

L'histoire et le rôle de l'homosexualité chez les anciens Grecs est trop connue pour que je m'y attarde. Certaines pages de Platon, certains discours de Socrate sont devenus monnaie courante dont nous savons nous servir pour notre défense. Mais il convient de relever que l'homosexualité ne fut pas l'apanage des Grecs. Toutes les civilisations de l'Antiquité (et aussi loin qu'on remonte dans l'histoire) montrent cette tendance à l'amour d'un homme pour un autre homme, la femme n'occupant la plupart du temps qu'une place secondaire¹. Cette manifestation, quasi-universelle, s'est poursuivie à travers les âges et signalée dans tous les domaines, aussi bien religieux que sociaux. C'est ainsi que la personnalité même du Christ, qu'on le veuille ou non, avec son amour du prochain, son mépris de la femme («Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?»), sa recherche de disciples essentiellement mâles, seuls capables d'être les témoins de son drame, pose un problème délicat et troublant. Nous sommes loin ici des violences de l'Ancien Testament: destruction de Sodome, menaces du Lévitique (voir 18, 22 et 20, 13).

Avec l'effondrement de l'empire romain, nous entrons dans une période très obscure. Mais si l'histoire est muette, rien ne nous empêche de penser que certains Barbares, virils à souhait, aient tourné la tête à quelques garçons. La vie dans les camps, sur le champ de bataille et dans les prisons a dû aboutir à la naissance de passions favorisées par un climat essentiellement masculin.

Au Moyen Age, la répression fait rage; tous ceux qui sont pris ou suspectés seront rayés du nombre des vivants. Et à partir du XIIème siècle, l'Inquisition vient renforcer le système de représailles. On sait, par diverses chroniques, que Charles V avait pris l'habitude d'envoyer les homosexuels au bûcher. Rien de moins!

¹ Chez les Grecs, le mariage avait un but politique. Il ne reposait pas obligatoirement sur une affection réciproque entre les époux.

La Renaissance marque un relâchement. Sur cette époque, on possède quelques indications qui permettent de suivre la trace de ceux qui nous ressemblent (Shakespeare, Michel-Ange, Léonard de Vinci... et les autres). D'ailleurs, on ne sait pas (ou mal) ce qui se passait exactement à la cour, derrière les murailles des cloîtres, dans tous lieux à l'abri des regards indiscrets. Le retour à l'Antiquité a justifié sans doute bon nombre d'entorses à la morale! Toutefois, de cette période pas davantage que des suivantes ne date une quelconque étude qui eût pour objet l'homosexualité. On s'en est tenu tout au plus à quelques allusions (chez Machiavel, puis chez Rousseau, Voltaire et Diderot), car il y avait danger à parler de ce que le monde préférerait ignorer. En doutez-vous? Sous Louis XV, deux hommes surpris en flagrant délit subirent le sort que les Anglais avaient réservé à Jeanne d'Arc; et sous Louis XVI, un capucin imprudent connut une destinée pareille.

On cite souvent l'amitié de Montaigne pour la Boétie et celle, moins célèbre mais tout aussi remarquable, de Michelet pour Paul PUISOT. Dans de telles liaisons ne se glissa vraisemblablement aucun élément charnel. S'il y eut possession, elle ne s'établit que sur le seul plan spirituel.

Dès 1789 — ce qui est compréhensible — les sanctions se font moins cruelles. Cependant, c'est à ce moment de notre histoire que nous sommes tombés de Charybde en Scylla. En effet, les médecins qui se mêlèrent de la question, fortement influencés par l'anthropologie criminelle, déclarèrent à l'unanimité que nous étions malades et qu'il n'existait qu'un remède: la sanction pénale. «Hier le bûcher, aujourd'hui le cachot. De quoi demain sera-t-il fait? ...» ont dû se demander nos camarades de l'époque. Le savant français Tardieu, chef de file de ce mouvement à prétention scientifique, a beaucoup écrit sur nous. J'ai entre les mains un exemplaire de ses travaux. Brr... sa lecture me fait frémir. La détention y est considérée comme le meilleur, le seul, l'unique moyen de nous guérir.

On doit au Professeur Westphal (1868-70) une étude plus rationnelle de l'homosexualité. Il est d'ailleurs le promoteur de ces recherches, pour la plupart intelligemment conduites, qui permirent plus tard à Hirschfeld, à Krafft-Ebing et à Havelock Ellis d'acquérir la célébrité que nous savons.

Mais, dans la littérature proprement dite, on s'en tient toujours aux allusions discrètes. Ce que les savants se permettent, à l'abri de leurs cornues et de leur microscope, les écrivains n'osent le faire. Même Emile Zola, dont on tient des pages qui n'ont rien d'angélique, s'oblige au silence bien que le problème l'ait attiré si l'on s'en rapporte à des remarques recueillies dans sa correspondance.

Deux hommes se dégagent pourtant du lot. Pour trouver le premier, il nous faut traverser l'Atlantique. Nous sommes aux Etats-Unis, en l'an de grâce 1860. Un grand poète est né: Walt Withman. Tout Américain se plaît à réciter ces oeuvres qui chantent un monde meilleur et, pour cela, se réclament d'hommes forts, capables de se surpasser. Chant sublime d'une âme mal comprise, discutée. Mais quoi qu'on dise, Walt Withman a été un homosexuel authentique.

Pour trouver le second, il nous faut revenir en Europe, en Angleterre. Voici Oscar Wilde. Quel contraste! Autant Withman se voulait

d'hommes sans cesse en progrès sur eux-mêmes, autant Wilde se complait dans un état de paresse et de négligence perpétuelles. Il s'abandonne, s'admire et veut tirer bénéfice de ses inclinations qu'il considère comme la preuve de sa supériorité. Pour couronner sa défaite, il s'éprend du sombre Lord Douglas, abdiquant devant un être inférieur et pervers. Emprisonnement, mort sans gloire: tout cela est connu. L'oeuvre de Wilde est belle, riche. Mais on la voudrait plus saine. Le génie y eut gagné; car la complaisance amoindrit.

On conçoit que le tandem Wilde-Douglas ait défrayé la chronique. L'intérêt du public s'éveille. Il s'éveillera bientôt davantage devant une autre amitié: j'ai nommé celle qui unit Verlaine à Rimbaud. Amitié tragique, âpre, passionnée. Avec Douglas, Wilde s'est corrompu. Rien de pareil entre Verlaine et Rimbaud. Car, malgré les poursuites à travers l'Europe, ces tentatives de suicides, ces saouleries, la crasse et la misère, quelle grandeur tragique dans ces relations cruelles et poignantes!

Les esprits sont excités. Des questions se posent. La curiosité l'emporte peu à peu.

En 1902, André Gide publie «L'Immoraliste»; en 1905, c'est le doux et symbolique «Amyntas» qui voit le jour. Branle-bas de combat; la lutte va commencer. Mais Gide ne ployera pas l'échine. Du reste, il n'est pas seul. Et bientôt, c'est Marcel Proust qui vient à la rescousse. Charlus, l'inoubliable Charlus, fait son apparition en 1914, personnage louche qui jette l'inquiétude. Binet-Valmer écrit «Lucien», Francis Carco «Jésus-la-Caille. D'un ordre un peu différent mais avec tout autant de franchise. Martin-du-Gard publie «Les Thibaults» et Lacretelle «La Boniface». Ah! il ne s'agit plus d'allusions voilées; maintenant, les opinions s'affrontent, on commence à parler haut.

La guerre est déclarée le jour où «Si le grain ne meurt» et «Corydon» sont livrés à l'avidité des lecteurs.

En médecine, Freud, par ses théories audacieuses, bouleverse les vieilles croyances et provoque une véritable prise d'armes.

Les journaux sont pleins de cette fièvre qui s'est emparée des esprits. On écrit des essais, des livres. Et on se laisse aller aux pires extrémités (il y en a qui seront toujours plus royalistes que le roi). Mais rien ne peut empêcher la vérité de se frayer un chemin: ni l'opprobre d'une majorité aveugle et ignare, ni les partis pris, ni la paresse, ni la lâcheté de ceux qui ont peur de voir les choses en face, ni les excès, ni les erreurs de toutes espèces. Et c'est bien de ce début du XXème que datent notre émancipation, la libération d'une littérature et d'une presse jusqu'alors tenues en esclavage.

Depuis lors, les choses n'ont cessé d'évoluer en notre faveur. Sur la base d'ouvrages qui, de Gide à Proust, avaient fait fi de l'hostilité et de l'incompréhension du monde, d'innombrables romans, essais, critiques et études ont été publiés par des auteurs qui se voulaient d'apporter leur contribution à une meilleure connaissance de notre problème.

Stephan Zweig, Georges Exkhoud, François Porché, Jean Cocteau, Roger Peyrefitte, et tant d'autres encore..... nous ne pouvons hélas citer les noms de tous ceux se sont distingués et rendus célèbres par leur courage, la vérité de leurs propos et de leurs découvertes,

la clairvoyance avec laquelle ils ont su nous situer et tracer de nous une représentation aussi fidèle que possible.

Et l'on assiste aujourd'hui, dans tous les domaines, littéraires, scientifiques et artistiques, à une floraison d'oeuvres, de créations et de recherches qui donnent à une question dont personne ne saurait contester l'importance, sa part de légitime actualité.

Il est évident qu'il reste encore beaucoup à faire. Ne pas vendre la peau de l'ours! ... Cependant, tout nous autorise à regarder devant nous avec confiance.

La première constatation qu'il nous est donnée de faire — et elle a son prix — c'est que nous ne sommes plus des isolés. Grâce à nos associations et à ceux de notre bord qui multiplient leurs efforts en vue de nous mieux faire comprendre, il nous est permis de nous rencontrer, d'échanger nos idées, de préparer un terrain de plus en plus favorable.

Ceux qui nous jugent du dehors voudraient absolument nous voir meilleurs que nous le sommes. Déçus, ils nous jettent l'anathème. A les croire, il faudrait que notre infirmité, notre maladie ou notre folie (pour user de leurs slogans favoris) soit compensée par d'éclatantes qualités. Ils oublient ou ignorent — car ils nous connaissent très mal — que nous sommes comme les autres hommes, ni meilleurs ni pires. L'amour est un phénomène universel qui se manifeste partout par les mêmes élans, les mêmes passions, la même soif de possession. Seul l'objet de notre affection, de nos joies, de nos soucis, de nos espoirs est différent: à la place d'une femme c'est un homme que nous tenons dans nos bras.

«Amour stérile» prétendent nos détracteurs. Erreur! Car l'enfant n'est pas le but obligatoire de l'amour. Les grands amants de l'histoire et des romans n'ont jamais été à l'origine de familles nombreuses (j'exclus évidemment les contes pour moins de 16 ans). La majorité des enfants viennent par surcroît et sont plus ou moins bien accueillis. Il est coutume de dire après qu'on les attendait avec joie. En revanche, l'amour que nous pouvons éprouver pour un ami exalte en nous les plus authentiques vertus et nous pousse à d'admirables créations dans tous les domaines de l'esprit.

La grotesque notion de geste «contre-nature» rencontre de moins en moins d'adeptes. En effet, quel serait le cerveau stupide à ce point de tourner le dos aux enseignements de notre science et de soutenir encore que l'homme est capable d'un geste en dehors de la création? Tout ce que nous sommes, faisons et souhaitons s'accomplit dans le cadre de la nature. Si un homme était susceptible *d'ajouter* quelque chose à l'ordre établi, il ne serait pas loin d'être Dieu. Poussée à l'extrême, la ridicule conception de l'acte «anormal» met l'homosexuel au premier rang des serviteurs de l'Eternel. Ce qui ne manque pas de piquant, mais ce qui n'en est pas moins erroné. Donner un but à la nature est une absurdité car nous ne sommes pas seuls au monde. Notre misérable planète est perdue dans un univers sans limite. Et c'est avec une optique de myope presque aveugle que nous voyons agir des forces dont nous ne saurons jamais l'exacte destinée.

(à suivre)